

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE
TOME 36
ANNÉE 2005

ISSN 1146-7282

*Séance du 5 décembre 2005***Réception de Mgr Guy THOMAZEAU****Discours du récipiendaire****Eloge du Doyen Georges PÉQUIGNOT**

Récemment arrivé dans cette autre France que représente notre région pour ceux qui viennent du Nord de la Loire, vous me faites l'honneur et l'amitié de me recevoir dans le vénérable cénacle de l'Académie de Montpellier. J'ai été requis, selon la coutume, de prononcer l'éloge de feu le doyen Georges Péquignot. Je me suis interrogé sur la nature de cette intervention, première et sans doute dernière en son genre dans mon itinéraire.

Certes, ordonné évêque dans la cathédrale de l'Aigle de Meaux, j'aurais pu m'inspirer des Oraisons Funèbres de Jacques-Bénigne Bossuet, d'autant que chaque année, en la chapelle Saint Louis du château de Versailles où l'écho de sa voix a souvent résonné, je prêche non sans crainte à la fête de Saint Jean-Baptiste pour les Chevaliers de l'Ordre Souverain de Malte. Mais le millénaire où nous sommes entrés, même dans cette enceinte qui est lieu de mémoire, appelle une communication différente du génie oratoire du 17^{ème} siècle qui me dépasse. Vous n'attendez pas de moi une oraison funèbre, ni même un panégyrique, mais un éloge, au sens de l'étymologie grecque de ce mot.

Pardonnez cette note d'humour, mais dans mes recherches, j'ai découvert non sans surprise que le doyen Georges Péquignot a confessé devant vous, en 1999, pour une raison que j'ignore, n'avoir lui-même pas prononcé son discours de réception, alors qu'il avait été élu en 1965. Avec une belle humilité, plus de trente ans après, il a tenu à réparer cette omission. Alors que vous receviez le Batônnier Bedel de Buzareignes, il tint à évoquer le Professeur Elie Guenoun dont il occupait le fauteuil à la section des Lettres. Mais quant à moi, si j'avais eu quelques vellétés, je n'aurais pu échapper à la vigilance de Monsieur le Président et de Monsieur le Secrétaire perpétuel.

Je remercie tous ceux (il y en a plusieurs parmi vous) qui m'ont fourni de nombreux documents à Montpellier, mais j'ai élargi ma recherche à Strasbourg, et surtout à Paris grâce au Professeur Claude Goyard, de l'Université Panthéon-Assas Paris II. Il avait préparé sa thèse et commencé sa carrière sous le patronage du Doyen Péquignot, et son témoignage m'a beaucoup éclairé, ainsi que l'hommage chaleureux du Professeur Michel Cabrillac prononcé à la Faculté. Je remercie en outre René Péquignot, l'un de ses fils, d'avoir accepté de me donner son témoignage sous l'angle familial.

Tout homme n'a qu'une enfance, qui le marque de façon indélébile. Il est d'une terre, et il a une langue maternelle. L'académie partage, avec d'autres sociétés et confréries, une belle responsabilité de mémoire, alors que notre ville de Montpellier en pleine mutation risque d'occulter un passé encore proche. J'aime ce mot d'un poète, Patrice de La Tour du Pin, quand il avertit : "Les peuples sans mémoire sont condamnés à mourir de froid". Il écrivait, il est vrai, dans le gâtinais.

J'ai aimé aller à la découverte de quelqu'un que je n'avais jamais vu et jamais lu, et de voir s'esquisser à travers des événements, des écrits et des témoignages, la silhouette spirituelle d'un homme de bonne volonté, de découvrir ce qui est aimable et aimé dans la fragilité de la condition humaine. J'ai appris le sens charmant du nom "Péquignot" (petitou), celui qui est de petite taille. C'était le cas de cet enfant catalan, mais la valeur ne se mesure pas à la taille, et dès l'enfance il eut à faire preuve de courage car de rudes secousses n'épargnèrent pas le printemps de sa vie.

Georges Péquignot naquit le 31 juillet 1914 à Rivesaltes, dans la plaine colorée du Roussillon propice à la vigne et aux arbres fruitiers. Son père était courtier en vins. L'épreuve de la grande guerre laissa à peine le temps à son père d'apercevoir son premier-né, répondant avec tous les hommes de sa génération à l'appel de la mobilisation générale. Qui sait si une touche de gravité n'a pas marqué Georges Péquignot dans la précocité de l'enfance, car s'il eut le bonheur d'avoir en 1918 un frère nommé Henri, sa mère mourut peu après lors d'une épidémie de grippe espagnole. Comment douter qu'une telle épreuve laisse une empreinte indélébile dans une vie d'homme ?

Le père des deux jeunes orphelins dut se résoudre à les confier à un internat à Cannes. Quand Georges eut 14 ans, ils furent mis en pension à Beau Séjour à Narbonne, pension religieuse austère pour l'épanouissement des deux frères. Le remariage du père et la naissance de quatre enfants du second lit ont pu motiver ce choix paternel qui, de façon bien précoce, privait les deux enfants de la chaleur du foyer. Ils ont été élevés avec l'aide de leur grand-mère maternelle et de leurs tantes, sans oublier l'affection de son oncle prêtre, Emile Delonca, frère de leur mère.

Jamais Georges Péquignot n'a oublié son Roussillon natal. Que de fois, avec une régularité de métronome, Claude Goyard l'a accompagné durant plusieurs années, le samedi, au prix d'une longue route à l'époque (l'autoroute de la Languedocienne n'existait pas), pour enseigner le droit administratif, le droit constitutionnel et le droit international au nouvel Institut Juridique de Perpignan que Georges Péquignot avait lui-même fondé. Avant de repartir le soir, Georges Péquignot aimait faire un détour pour visiter les arbres fruitiers de son verger, à Ille sur Têt, ou surveiller l'état de sa vigne à Caudiès. Il cacha le crève-cœur d'avoir du renoncer à cette exploitation agricole, contraint par l'évolution économique. L'histoire du vignoble est jalonnée de périodes critiques ; notre génération n'est pas épargnée plus que la précédente.

Elève studieux et doué, en 1932 il quitte Narbonne pour étudier la philosophie et le droit. Plusieurs fois lauréat au concours de Droit Civil et de Droit Pénal en 1935, il devient avocat à la Cour d'Appel de Montpellier ; il le restera jusqu'en 1948.

A peine libéré du service militaire effectué de 1936 à 1938, il a juste le temps de passer un troisième diplôme en histoire du droit et d'épouser Germaine, une jeune catalane, avant d'être mobilisé. Ainsi, comme tant d'autres familles de France, deux générations successives partageaient les drames d'une guerre. Il fut fait prisonnier à Dunkerque. Son courage avait été cité. Durant sa captivité à l'Oflag 4D, il se lia d'amitié avec Cyprien Tourel, futur évêque de Montpellier. Il cessa de le tutoyer quand il devint évêque. Même s'il fut libéré comme soutien de famille, il resta fidèle au service de son pays et fut promu en 1959 chef de bataillon de réserve.

A travers tous les témoignages recueillis, une chose paraît certaine : Georges Péquignot n'était pas homme à perdre du temps et son courage avait été forgé dans l'adversité dès le plus jeune âge. Sa thèse du 7 février 1944 sur *"La contribution à la théorie générale du contrat administratif"* reçut un prix de l'Académie Française. Sans coup férir, il est reçu second au concours d'agrégation en 1946, et obtient à la Faculté de Droit de Montpellier un poste d'agrégé. En 1948 la chaire de droit administratif lui est confiée. Il aime enseigner en habit universitaire et captive les étudiants dans le modeste amphithéâtre de l'ancienne faculté située rue de l'Université. La rigueur de son expression facilite la mémorisation des étudiants avec des formules simples : "Le service public doit être au service du public". L'adage demeure pertinent.

Le voilà prêt à déployer toute son énergie et son goût d'enseigner les étudiants avec le même soin qu'il porte à son verger. Avant d'accéder au décanat, en vrai universitaire, il ne s'enferme pas dans l'enseignement du droit administratif et du droit constitutionnel pourtant déjà absorbant. Il offre ses compétences à l'école des assistantes sociales, à la faculté de médecine, à l'école supérieure de commerce ou encore à l'école nationale d'agriculture. Pour faire bonne mesure, il n'a pas refusé l'engagement civique en siégeant au conseil municipal de Montpellier de 1953 à 1965, et en prenant des responsabilités dans des œuvres au service de l'enfance. Sans doute gardait-il en mémoire ce qui peut faire souffrir les enfants. Il a contribué de la sorte au rayonnement de la faculté hors les murs.

Mais pour tous ceux qui l'ont connu, l'apogée de sa vie universitaire fut son mandat décanal auquel il fut élu le 29 octobre 1962 et qu'il exerça jusqu'en mars 1969. Préalablement, comme premier assesseur du Doyen Légal, il avait piloté le grand chantier de l'implantation de la faculté de droit dans le couvent de la Visitation acquis par la faculté en 1950. Quand j'ai visité ce lieu, je me suis remémoré les cloîtres d'Oxford et de Cambridge. Avec le recul, comment ne pas admirer que le même homme porte à la fois les responsabilités de l'enseignement, les charges de gestion considérables du décanat, tout en manifestant, selon les témoins, une sollicitude vigilante envers le personnel administratif comme envers ses collègues ? Avec pudeur, il mettait ainsi en pratique ses convictions de chrétien convaincu. Madame Péquignot ne fut pas sans mérite tant son mari fut absorbé par la tâche immense, assumée grâce à une résistance peu commune, mais elle n'était pas encline, tout comme son mari, à s'apitoyer sur elle-même.

Il s'adonnait à sa responsabilité de doyen avec un souci d'ouverture sur la ville, sur la région ; et aussi, pour surmonter les séquelles de la guerre, il suscita des initiatives au-delà des frontières. En fidélité à ses origines, il initia les colloques des facultés pyrénéennes ; pour un catalan, le massif montagneux n'est pas une frontière.

C'est alors que survint mai 1968. J'étais alors aumônier de lycée et d'étudiants à Paris. J'avoue avoir été très intéressé par la communication qu'il vous a faite trente ans plus tard lors de la séance académique du 15 février 1999. Même les observateurs avertis furent surpris au printemps 1968 par l'ampleur du mimétisme du mouvement étudiant qui se propagea en Province. Sans prétendre être un historien contemporain, il vous a proposé, dans sa relecture des événements, l'éclairage d'un homme soucieux des institutions.

En homme responsable qui avait traversé d'autres péripéties, il a vécu cette période confuse avec la préoccupation d'être présent aux 4000 étudiants comme aux 120 enseignants, dont 41 professeurs et maîtres de conférences agrégés. De ces journées chaudes il a retenu : "Je n'ai jamais autant parlé.", et en particulier son intervention le 15 mai 1968 dans l'amphithéâtre comble et survolté. Pendant quelques heures, avec maîtrise, il a navigué sur un volcan, mais je n'ai là rien à apprendre à l'un ou l'autre d'entre vous qui furent témoins et même peut-être acteurs. Au terme de débats houleux, il obtint le vote d'une résolution, mettant sur pieds l'Assemblée commune des enseignants et des étudiants qui devait ultérieurement apporter une contribution constructive pour l'avenir de la faculté. Le discours passionné de Michel Cabrillac participa à cette issue ouverte non sur un aventurisme irrationnel, mais sur une perspective de collaboration entre professeurs et étudiants.

Mais il semble que pour le doyen Péquignot, le séisme institutionnel le plus difficile à surmonter fut le vote de la loi du 12 novembre 1968 (dite loi "Edgar Faure"), loi d'orientation de l'enseignement supérieur. La création des UER et des Universités "pluridisciplinaires" autonomes sacrifiaient l'autonomie des facultés. Le doyen Péquignot, avec toute l'ingéniosité du juriste et l'appui de la récente "Assemblée commune" proposa au ministère la création de 3 UER : Droit et Sciences sociales, Sciences économiques, Gestion, et de trois unités de recherche. Ce montage fut accepté par le Ministère, sauvegardant, selon son appréciation, l'essentiel de ce qui avait été la Faculté de Droit. En 1999, il s'en est expliqué de façon bien argumentée devant vous.

Son mandat étant échu fin octobre 1968 mais prorogé jusqu'en mars 1969, le doyen Péquignot estima avec sagesse et dignité qu'il fallait transmettre la charge. Ce n'était pas un homme à s'enfermer dans l'amertume, même si l'évolution ultérieure put lui apparaître comme l'effritement de son œuvre. Il consentit à être le premier Président de l'Université de Montpellier I qui, par un mariage contraint, devait unir la faculté de droit aux médecins et aux pharmaciens. La Faculté de Droit demeurerait sous l'autorité du doyen, ce qui s'avérait une sage mesure. Ultérieurement, le maintien d'un ensemble universitaire préserva le versant ouest de l'écusson d'être déserté par la jeunesse estudiantine qui anime la cité de sa joie de vivre, avec l'apport aujourd'hui de la musique et de l'art dramatique.

En 1984 vint l'âge de la retraite, il lui restait à vivre presque vingt années. Dans une vie d'homme, cette étape a toute sa valeur, tant que Dieu prête vie. Elle rappelle à tous que la personne ne se résume pas à sa vie professionnelle, si féconde soit-elle. Que peut signifier, quand l'âge vient, l'affirmation de Jésus : "L'homme ne vit pas seulement de pain ?"

Il y a une fécondité dans le témoignage du courage face à la réalité si bien évoquée dans le Livre de l'Ecclésiaste (chapitre 12) : "Quand l'homme va vers sa maison d'éternité". Il a connu des épreuves auxquelles on n'est jamais préparé quand on aime, celle d'abord en 1987 de voir mourir de son vivant l'un de ses quatre enfants, Bernard, le plus jeune. Devant de telles douleurs, il n'y a pas de mots. Il en fut bouleversé. Vint ensuite la mort en 1999 de Germaine, son épouse, à laquelle il devait tant. Là encore, il a donné dans la peine l'exemple de la force d'âme, inébranlable dans sa foi, comme Job (19, 23-24) : *"Je sais que mon libérateur est vivant et qu'à la fin il se dressera sur la poussière des morts ; avec mon corps je me tiendrai debout, et de mes yeux de chair je verrai Dieu"*. Il acheva sa belle vie en 2003 ; j'étais arrivé à Montpellier mais je n'avais pas eu l'opportunité de le connaître.

Il n'est pas étonnant que je n'aie pu recueillir que des bribes sur ces années, mais le bien ne fait pas de bruit. Georges Péquignot a su vivre de la sagesse de Saint François d'Assise : "Ta joie c'est pour les autres, ta peine c'est pour Dieu". Chaque année, il ne manquait pas de monter à Font-Romeu pour participer au pèlerinage marial, car ce pèlerinage catalan lui tenait à cœur, d'autant plus qu'il réunissait toutes les branches de sa famille. Même s'il était quelque peu nostalgique du latin dans la liturgie et vivait sa foi de façon peu démonstrative, sauf à savoir rendre service, ce pèlerinage populaire faisait partie de sa vie.

Au risque de sortir du genre littéraire requis pour un éloge académique, je ne résiste pas à vous partager un fait inoublié dans sa famille. Il aimait écrire, et dans son sous-main, après sa mort, on a retrouvé une prière à la Vierge qu'il avait lui-même écrite. Elle a veillé sur lui, l'enfant qui fut si jeune orphelin de mère, jusqu'à son heure dernière.

Réponse de Monsieur le Doyen Jean HILAIRE

Monsieur,

Il était bien émouvant pour moi de vous entendre ainsi rappeler la mémoire de Georges Péquignot qui avait été pour l'étudiant un maître apprécié puis pour le jeune professeur un doyen amical et chaleureux. Une véritable amitié était née et j'avais été heureux de le retrouver encore alerte, à mon retour à Montpellier une fois la retraite venue.

Mais passé ce moment du souvenir, notre tradition académique engage celui qui a été votre parrain lors de l'élection à présenter l'éloge du récipiendaire, ce que je ferai tout en mesurant ce que cet honneur peut avoir de redoutable, mais aussi avec une grande satisfaction et d'abord celle de vous recevoir en ce lieu. Un historien assez familier des archives montpelliéraines du XIV^{ème} siècle goûte en effet comme un vif symbole d'accueillir dans un haut lieu du grand passé médiéval de Montpellier un moderne successeur des évêques de Maguelone. Les murs de la Faculté de médecine conservent le souvenir du Collège Saint Benoît, c'est à dire du monastère construit à partir de 1364 par le Pape Urbain V et dédié par lui à Saint-Benoît et à Saint Germain. La chapelle du monastère est devenue la cathédrale Saint-Pierre qui abrite votre siège épiscopal. L'amphithéâtre universitaire où vous êtes reçu correspond à l'un des côtés du cloître du monastère, tandis qu'un autre côté constitue maintenant le "Choretto" de la cathédrale. Enfin à quelques pas d'ici la Tour des pins rappelle la protection que l'enceinte de la Commune Clôture assurait là au Collège Saint Benoît et à l'église Saint Pierre.

Ce passé vous est maintenant très familier encore que vous soyez depuis peu successeur des évêques de Maguelone. Le Saint Père a en effet nommé le 28 août 2002 un homme de l'Ile de France alors évêque de Beauvais, Noyon et Senlis pour occuper le siège épiscopal de Montpellier et vous êtes arrivé dans une région que vous ne connaissiez guère, du moins pas profondément, et dans une ville qui vous était encore inconnue. C'est une expérience très enrichissante et que votre nouvelle mission d'archevêque, venue depuis, élargit encore. Peut-être ai-je trouvé là, à travers ma petite aventure personnelle, un chemin supplémentaire de sympathie à votre égard. Car, n'ayant guère dépassé la Loire jusque-là et passant sans transition de Lille à Montpellier durant la guerre j'ai découvert un autre pays, un ciel d'une pureté que je n'imaginais pas, la violence du soleil et les courants d'air du printemps mais aussi et surtout chez les hommes et les femmes de ce pays une autre manière d'aborder les choses de la vie, une autre manière de penser et une subtilité particulière. Je me suis pris à aimer les hommes que cette terre a façonnés et je sais que vous empruntez ce chemin-là. Mais il serait certainement bien réducteur d'insister sur cet aspect de votre mission actuelle. Cette mission, vos ouvrages me l'ont appris, vous continuez à la mener toujours comme sous le choc immédiat de la vocation qui vous habite; vous la menez sans abandonner les plus vastes horizons auxquels on vous a convié depuis longtemps; vous la menez encore, cette mission, en poursuivant une permanente méditation sur la manière de vivre la foi.

*

* *

Vous êtes né à Neuilly d'une famille parisienne aux ascendances bretonnes d'où, je pense, votre goût particulier pour la navigation et les choses de la mer. Elève du collège Saint-Louis de Gonzague puis du lycée Janson de Sailly, vous êtes diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris. En 1958 vous entrez au séminaire universitaire catholique de Paris; vous êtes bientôt titulaire d'une licence de Théologie. Ainsi votre vocation s'était décidée et dès les premières pages de votre ouvrage, *La présence de Dieu*, je croyais trouver une réflexion sur un moment comme celui-ci dans la vie d'un chrétien. Vous qui avez été marqué par la vie d'une grande famille et qui êtes vous-même le troisième de huit enfants, vous parlez de "la grâce de l'enfance chrétienne", "du paradis de l'enfance heureuse où Dieu était évident". Mais c'est pour ajouter aussitôt que même pour ceux qui ont eu cette grâce "un jour vient, parfois très tôt où la belle harmonie se rompt, où rien n'est plus évident". Alors, comme le suggère le second chapitre de ce livre, chapitre intitulé *La fuite ou la confiance*, la découverte nouvelle de la présence de Dieu devient un appel où il n'y a pas d'échappatoire possible. C'est le choc de la vocation qui ouvre une nouvelle vie et pas seulement une nouvelle voie.

Le 18 décembre 1965 vous avez été ordonné prêtre pour le diocèse de Paris et la cérémonie a eu lieu, ce qui est rare je crois, dans l'Eglise Notre-Dame de l'Assomption dans la paroisse même où vous alliez entamer votre sacerdoce. Vous y avez été vicaire et en même temps vous a été confiée la charge de l'aumônerie du lycée Molière. Ce contact avec les jeunes était loin d'être nouveau pour vous car le scoutisme vous y avait préparé. Vous êtes demeuré vicaire dans cette paroisse jusqu'en 1974 et vous avez dès cette période montré par l'exemple la profondeur de l'expression "ministre de Dieu". Car le *ministerium* latin dont le médiéval *métier* est issu, est bien plus qu'une fonction comme nous l'entendons aujourd'hui mais d'abord avec une complète disponibilité un *service*, une *aide* apportés aux autres dans la spiritualité du service divin qu'ils attendent d'un prêtre. Vous y avez réussi et je peux témoigner, pour avoir vécu dans ce quartier il n'y a pas si longtemps, que les vieux paroissiens de Notre-Dame de l'Assomption se souviennent toujours de l'abbé Thomazeau.

Le ministère paroissial vous l'avez accompli encore de 1974 à 1981 comme vicaire à Notre-Dame de Grâce de Passy, puis avec la charge d'une paroisse en tant que curé de Saint Pierre de Chaillot de 1981 à 1985. Déjà vingt années de ministère paroissial apportaient certainement une solide expérience pastorale mais vous aviez dû en même temps vous engager largement bien au delà de ce périmètre au service des fidèles, non sans doute sans que cela fût remarqué. Car voilà qu'un jour de 1981 vous êtes convoqué par l'archevêque de Paris, Monseigneur Lustiger. Ce qu'il voulait? Simplement vous demander d'être son vicaire général. Certes vous vous connaissiez pour avoir exercé vos ministères dans des paroisses voisines. Mais vous objectiez aussitôt que votre vocation était de rester dans une paroisse; vous étiez homme de terrain et votre souhait était d'y demeurer. Monseigneur Lustiger vous connaissait assez pour savoir que ce n'était pas vaines paroles; mais il aimait aussi être obéi sans discussion! Alors, rester curé de votre paroisse ou devenir vicaire général? Il finit par trancher: "Bon, eh bien! Vous serez les deux à la fois..." Et lorsque vous évoquez ce souvenir qui vous amuse encore vous en tirez cette simple conclusion: à ce moment-là la mobylette a été bien utile...

*

* *

L'aventure nouvelle était bien de travailler directement à l'école du cardinal et cette collaboration devait durer jusqu'en 1988 où le vicaire général du diocèse de Paris fut nommé évêque auxiliaire de Meaux. Depuis ce moment, donc depuis bientôt vingt ans encore, vous assumez directement les responsabilités de l'épiscopat. Vous deveniez évêque coadjuteur de Beauvais, Noyon et Senlis le 14 septembre 1994 puis évêque de Beauvais le 14 mai 1995 et jusqu'en 2002. Pendant toutes ces années votre activité n'a jamais faibli. Pasteur vous l'avez été au premier chef et d'une grande présence dans votre diocèse; vous me permettrez d'ailleurs d'évoquer ici ce qui pour vous n'était bien sûr qu'un détail nécessaire : dans un diocèse très étendu vous imposiez à votre véhicule de parcourir quarante mille kilomètres par an pour être, vous, aussi proche que possible de vos prêtres et de vos fidèles. Mais, pasteur, vous l'avez été depuis toujours avec la même constance au delà de vos charges paroissiales ou épiscopales pour accompagner là où on vous le demandait les chrétiens vivant leur foi dans un engagement particulier aussi bien que pour assister les âmes en recherche. A cela s'ajoutait encore la présence que vous étiez amené à assumer de plus en plus dans différentes instances de l'organisation de l'épiscopat. Et dans toute cette activité accaparante votre élan et votre souci premiers restent de l'ordre de la spiritualité. Vous regrettez de n'avoir actuellement plus le temps d'écrire; certes, mais je constate aussi qu'à côté de tant d'éditoriaux ou de textes courts, vos ouvrages ont été plusieurs fois réédités et même traduits dans d'autres langues. Ainsi *Bonne nouvelle du mariage*, publié en 1984 connaissait encore une nouvelle réédition en 2001; *La présence de Dieu* réédité en 1993 datait de 1986. *Suivre Jésus à pas d'homme* publié en 1992 avait été écrit dans les débuts de votre épiscopat.

*

* *

Pour toutes ces charges assumées vous avez été choisi plus que vous n'avez vous-même choisi. Cela sans doute parce que ces charges étaient multiples et très variées, peut-être aussi parce que choisir aurait été contraire à l'esprit dans lequel vous les abordiez, comme autant de missions; mais plus sûrement votre réputation vous y désignait : celle d'un prêtre abordant les traits de la vie contemporaine avec simplicité et compréhension mais sans rien céder d'une exigeante spiritualité.

La plus constante de ces missions remplies durant des années a été celle qui a commencé à Paris avec les aumôneries, Lycée Molière et Internat pour jeunes filles préparant les grandes Ecoles. Exercice difficile à notre époque que d'aider des jeunes toujours plus ou moins en recherche dont l'attitude et l'esprit exigent une parole et un enseignement sans détour mais qui sont aussi capables d'une confiance qui réclame la disponibilité et qu'il ne faut pas décevoir. De la même orientation relève également l'attachement aux mouvements scouts; cela vous destinait à être un jour *Evêque accompagnateur des scoutismes* et durant vos premières années dans l'épiscopat, de 1989 à 1994.

S'il y a un fil conducteur essentiel dans cette œuvre pastorale c'est bien, me semble-t-il, la famille, de la jeunesse à la nuptialité et à la vie d'un foyer. Très tôt, tandis que vous viviez au rythme de vos charges paroissiales, avez été appelé à consacrer beaucoup de temps et d'attention à la préparation au mariage aux Equipes Notre-Dame, cercles de laïcs, et dans le cadre du Centre de préparation au mariage. Et déjà en 1976 vous éprouviez le besoin de consigner à l'usage de ceux

qui s'orientent vers le mariage la réflexion d'une expérience longue sur la profondeur humaine et religieuse de l'engagement dans un livret intitulé : *Amour sans retour. Le sacrement du mariage*. Partant de cette expérience, venue "de cette marée de rencontres" écriviez-vous, vous constatiez que l'aspiration à une union heureuse et durable fait partie d'un éternel humain, que malgré la grande mobilité de la société actuelle "les jeunes désirent voir loin pour risquer le pas d'un engagement que seuls ceux qui sont superficiels et immatures franchissent sans crainte"; votre expérience en la matière vous permettait de rappeler aussi que "la recherche de la foi demeure indissociable des grands choix de la vie tels que le mariage". Votre propos n'est autre alors que d'offrir des repères et vous concluez ce préambule : "la vie ne s'enferme pas dans les livres; je souhaite que cette méditation, nourrie de situations vécues, puisse fortifier l'espérance de ceux qui doutent d'eux-mêmes et de Dieu". Cette méditation avait pour vocation immédiate de s'accomplir dans l'accompagnement des familles chrétiennes et vous avez alors été membre de la *Commission épiscopale de la famille*; vous avez été appelé à présider cette commission de 1994 à 1998.

Un autre domaine est entré dans votre champ d'activité pastorale, celui de l'engagement chrétien au cours de la vie professionnelle. Votre rôle est alors celui de conseiller spirituel auprès d'associations telles que *Entrepreneurs et dirigeants chrétiens* ou d'équipes du *Mouvement des cadres chrétiens*. Une expérience de plus, et non des moindres, dans notre société actuelle qui peine toujours à maîtriser son développement économique avec humanité, une expérience primordiale dans l'épiscopat de notre temps. Et il faut encore rappeler que vous avez été auditeur à l'Institut des hautes études de la défense nationale et, dans un ordre d'idées bien différent, que vous êtes depuis longtemps chapelain de l'Ordre de Malte.

Voilà une énumération déjà bien longue de ces vastes horizons que vous avez pu scruter et pourtant on ne saurait en rester là sans méconnaître l'étendue du service que vous remplissez. Car c'est bien encore un service au sens plein du terme que d'être engagé dans les instances particulières de l'oecuménisme. Ainsi siégez-vous à la *Commission épiscopale pour l'unité des chrétiens* et au *Conseil d'Eglises chrétiennes en France*; vous avez été co-président du *Comité catholique orthodoxe*, avec bien entendu les prolongements que cela suscite en nombreuses rencontres et colloques. Vous avez été de 1998 à 2002 membre du *Conseil permanent pour la région apostolique Nord*. Sans entrer ici dans le détail de vos responsabilités dans l'épiscopat, vous me permettrez de rappeler un souvenir émouvant des contacts personnels que vous avez pu avoir avec le Saint Père. Vous étiez en compagnie de Monseigneur Perier évêque de Lourdes qui a eu l'idée d'y inviter Jean Paul II, projet audacieux étant donné l'état de santé du Pape et cependant aussitôt réalisé. La réaction fut positive, sans beaucoup de paroles mais avec l'intensité du regard aigu qu'il avait conservé : "voyez mon secrétaire". Ce fut son dernier voyage en France et inoubliable.

*

* *

Le choc de la vocation, l'intensité de la vie pastorale, abordons enfin plus directement vos ouvrages, je devrais dire votre message tant il est ancré dans votre action sacerdotale. Car en vous lisant on comprend que vous ayez ressenti un réel besoin d'écrire parce que vous aviez beaucoup à dire mais non pas pour dresser un

bilan d'une vie bien remplie; vos ouvrages sont tout le contraire d'un regard en arrière. Ils veulent bien plutôt, et je penserais volontiers que pour vous c'est leur seule raison d'être, prolonger par delà des rencontres journalières, des prédications diverses, le message de spiritualité et d'espérance que vous portez en vous, qui remplit votre vie et auquel l'écrit donnera la résonance à laquelle vous aspirez. "L'hésitation n'était plus de mise", écrivez-vous dès les premiers mots de *La présence de Dieu*, en "comprenant qu'il y avait là une forme de service de l'Evangile". Là aussi vous avez réussi, rééditions et traductions l'attestent et l'on ne peut guère douter que le moment venu de moins de charges vous reprendrez la plume pour un nouvel ouvrage.

Encore faut-il préciser la manière dont vous entendez remplir ce service, et je me limiterai à cela parce que c'est, me semble-t-il, l'essentiel pour parler de votre écriture. Il s'agit d'abord de rester ce que vous avez toujours voulu être, homme de terrain, pour vous adresser à ceux qui peuvent avoir besoin ou auront besoin un jour de la parole évangélique que vous voulez mettre à leur portée ou leur rappeler. Vous le dites avec force et les images de quelqu'un à qui l'océan est familier viennent alors souvent souligner votre expression : "Il n'y a pas de temps à perdre, écrivez-vous, dans un vain combat contre la montée de l'incroyance, comme l'enfant jouant au bord de la mer cherche à endiguer le flot par un rempart de sable que la marée montante sape, vague après vague". Vous pensez que dans la certitude que la parole de Dieu sera toujours la plus forte même face aux infidélités des baptisés, il faut écrire d'abord pour ceux que les circonstances de la vie mettent en recherche; vous écrivez : "prendre pour trame le croisement de la Parole de Dieu avec la vie". Cela réclame alors une réflexion de tous les instants, une méditation dans les petites comme dans les grandes circonstances. Et vous ajoutez : "A certaines heures, jamais programmées, l'expérience de la présence du Seigneur devient tantôt évidence tranquille comme l'eau d'un lac au lever du jour ou fulgurante comme l'éclair de l'orage en mer". Pour ces heures jamais programmées aussi il faut être prêt. Mais pour la navigation journalière il faut des repères sans lesquels le navigateur seul à bord serait perdu, comme vous l'écrivez encore à propos du mariage.

Alors loin de trop grandes constructions abstraites vos écrits sont d'abord une suite de méditations, et je reprends ici vos propres termes. Des chapitres se succèdent dont l'ensemble est certes très structuré dans une gradation vers les certitudes de la foi. Mais chacun de ces chapitres comporte en soi une réflexion sur une grande question; c'est un véritable petit dossier en forme de méditation : petit dossier par le nombre de pages, toujours moins d'une dizaine, mais d'une grande densité. Surtout votre démarche opiniâtre consiste à partir de la vie contemporaine telle qu'elle se présente pour aborder, je devrais dire heurter de front, les interrogations essentielles des générations actuelles et présenter sans concession les réponses évangéliques. Cette suite de chapitre et ce qu'elle contient ne prend tout son sens qu'à travers le rythme de la méditation dont il ne faut écarter aucune occasion et la forme même est l'invitation à la prière; c'est elle-même le meilleur chemin vers la joie pour reprendre la conclusion de votre dernier ouvrage, *Suivre Jésus à pas d'homme*.

*

* *

Arrivé à ce point de mon discours l'inévitable inquiétude apparaît : j'aurais manqué à ma mission d'accueil si j'avais insuffisamment parlé de vos écrits mais, malgré tout le soin que je pouvais y mettre, la crainte est encore là d'avoir peut-être trahi votre pensée. D'autant plus qu'à cette crainte s'ajoute cette fois une certitude, celle d'avoir mis à l'épreuve une grande modestie et j'aurais donc beaucoup à me faire pardonner... Du moins n'aurai-je point à protester de la sincérité de ce discours qui me conduit à vous dire comme à chaque confrère que nous recevons et si vous me le permettez avec déférente amitié, Monseigneur nos souhaits de bienvenue accompagnent votre entrée dans notre Académie.

Allocution de clôture

par le président Philippe VIALLEFONT

Monseigneur,

ou plus exactement Monsieur puisque nous sommes dans une enceinte académique et que la tradition l'exige.

"J'ai aimé aller à la découverte de quelqu'un que je n'avais jamais vu et jamais lu", avez vous dit, il y a quelques instants, cela pourrait s'appliquer à moi-même puisque, jusqu'à peu, vous étiez pour moi un de ces étrangers venus de ces pays lointains du Nord de la Loire. Mais depuis j'ai pris connaissance de votre aura, j'ai eu la joie de vous rencontrer, de lire quelques-unes de vos œuvres. Votre pertinent éloge de votre prédécesseur, le doyen Péquignot que, scientifique, je n'ai que très peu connu mais dont la réputation aussi bien dans l'Université que dans notre Académie m'est familière, les propos que vient de tenir votre parrain, le doyen Hilaire, m'ont démontré combien c'était un honneur pour moi, chrétien convaincu, et pour notre Académie de vous accueillir et combien notre Compagnie allait gagner à votre présence dans ce XVII^{ème} fauteuil de la section des lettres.

Je voudrais à cet instant faire mienne cette phrase de Wladimir d'Ormesson recevant le Cardinal Tisserand à l'Académie Française : *"Votre présence lui était nécessaire en raison de ce que vous incarnez. Chacun de nous a ses convictions philosophiques et nous les respectons pleinement. Mais nous sommes également pénétrés du caractère souverain des valeurs spirituelles."* L'Évangile n'a-t-il pas dit *"Que servirait à un homme de gagner tout le Monde et de perdre son âme"*. De plus en cette période troublée le rôle de la religion qu'elle soit catholique, réformée, orthodoxe, juive ou musulmane m'apparaît d'une importance capitale.

Il ne m'appartient pas de revenir sur votre parcours et vos mérites personnels, Monsieur Hilaire vient, brillamment comme toujours, de présenter et d'analyser vos travaux. Ceux ci attestent de la profondeur de votre pensée ce qui implique que la méditation absorbe une grande partie de votre vie mais que, à la tête d'un archidiocèse, l'action anime l'autre. Vous avez en effet à coté de votre rôle de guide spirituel une charge temporelle qui montre, si besoin était, votre ancrage dans la vie de la communauté.

Richelieu n'a-t-il pas dit qu'un archevêque était un amiral et Michelet n'a-t-il pas défini en quelque sorte le rôle des évêques dans ces mots : *" Sur la ligne à cheval voltigent les évêques"*.

Je n'insisterai pas sur ce rôle temporel pourtant essentiel. Je voudrais simplement souligner combien à la lecture de vos œuvres j'ai ressenti cette joie interne que vous possédez qui se traduit par ce constant appel à la prière et combien vous êtes un témoin de Dieu en réelle phase avec notre temps.

J'ai senti l'intensité de votre réflexion dans vos messages, ne dites-vous pas: *"Comment se fait-il qu'on puisse lire la proclamation des béatitudes en tressaillant de joie, alors qu'aucun ne peut se vanter d'en vivre pleinement. Le message reçu est de l'ordre de l'Espérance et non du Jugement"* ou encore quelques lignes plus loin *"La sève du printemps monte à l'intérieur du tronc de l'arbre ainsi la nouvelle naissance opère en nous par la parole qui nous habite et elle produit les fruits de l'Esprit même si on ne sait pas comment"*.

J'ai aussi retenu cette phrase qui est la marque à la fois de votre pensée mais aussi de votre présence dans le temps: *"La parole de Jésus garde intacte sa force quand l'Homme n'endurcit pas son cœur ou ne s'évade pas dans l'esquive de la superficialité"*

Homme de votre temps aussi quand vous écrivez dans votre ouvrage *"Suivre Jésus à pas d'Homme"* et dans le chapitre intitulé *"Marche à l'Étoile"*: *"Pour répondre aux interrogations des hommes, l'église remplit sa mission quand elle éclaire les consciences par exemple dans l'enseignement de la doctrine sociale de l'Église ou en confirmant le repérage éthique chrétien devant les graves questions posées par les découvertes décisives de la biologie"* ou encore dans la déclaration des évêques de France du 25 juin 2001 que vous avez signée et qui s'intitule *"L'embryon humain n'est pas une chose"*.

Je n'aurais garde non plus d'oublier les positions extrêmement fermes et sans ambiguïté que, président de la commission épiscopale de la famille, vous avez prises sur l'homosexualité, *"relation qui ne sera jamais modélisante"* et les questions familiales: *"Nous redisons clairement qu'il serait grave, sous prétexte de résoudre des problèmes matériels ou pour simplifier les actuelles procédures de divorce de relativiser l'institution du mariage"*. Mariage basé, vous le rappelez par ailleurs, sur la notion de liberté, d'indissolubilité, de fidélité mais aussi d'ouverture au don de la vie.

Un autre trait caractéristique qui m'est apparu lors de l'approche de votre personnalité est aussi cette ouverture aux autres, j'en veux pour preuve votre participation au Conseil des Églises Chrétiennes en France.

Tout ceci démontre combien l'Académie va désormais vous être redevable. Vous êtes ici le noble successeur des hommes d'Église qui vous ont précédé dans notre assemblée. Je ne les citerai pas tous. Si notre immortalité n'était pas si éphémère, vous auriez pu discuter avec les 24 ecclésiastiques dont 7 pasteurs, sauf erreur de ma part, qui ont fait notre compagnie depuis 1846.

Vous auriez dès 1706, année de notre fondation officielle, pu discuter mathématique avec l'abbé de Lacan associé ordinaire, botanique avec l'abbé de sauvages élu en 1754 ou vous initier à l'électricité avec l'abbé Bertholon en 1786.

Vous auriez pu, rencontrer un certain nombre d'associé honoraire: Monseigneur Colbert de Croissy, Monseigneur Berger de Charancy, Monseigneur de Villeneuve, Monseigneur de Malide vos prédécesseurs dans le siège de Montpellier ou Monseigneur Le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne puis archevêque

d'Albi ou encore l'abbé Bignon, conseiller d'État ou plus tard le cardinal de la Roche-Aymon ou Monseigneur de Crillon tous deux archevêque de Narbonne et encore plus tard à la veille de la révolution en 1786 le Cardinal de Lomerie archevêque de Toulouse.

Faisant un grand saut et bien qu'il rassemble nombre de grands esprits je passe sur le XIX^{ème} siècle pour atterrir sur ce XX^{ème} siècle si proche. A l'aube de ce siècle en 1897 vous auriez pu lors d'un arrêt de diligences, quelque part au centre de la France, donner de précieuses indications à Monseigneur Douais, vicaire général dans notre ville se rendant à Beauvais où il fut l'un de vos prédécesseurs. Vous auriez pu confronter vos points de vue sur la séparation de l'Église et de l'État ou sur le rôle social de l'Église avec cette figure marquante de notre région le cardinal de Cabrières. Vient ensuite ce que j'appelle les temps modernes. Vous auriez pu échanger vos vues sur la gestion de votre diocèse avec Monseigneur Brunhes, Monseigneur Duperray ou encore avec Monseigneur Tourel qui nous a quittés en 1976.

Vous auriez pu échanger vos expériences avec Monseigneur Bernard évêque de Nancy retiré à Montpellier. J'ai eu la chance de l'avoir comme aumônier au lycée. Il avait su donner au catéchisme une vitalité et un attrait dont j'ai gardé le souvenir.

Vous auriez pu également vous faire présenter le patrimoine historique régional par l'abbé Giry, faire un concours d'éloquence avec Monseigneur Raffit Prélat de Sa Sainteté ou écouter la musique divine de l'orgue de votre cathédrale interprétée par Monseigneur Roucairol autre Prélat de Sa Sainteté ou si, son état de santé le permet, échanger vos points de vue sur l'enseignement avec le chanoine Masset.

On pourrait certes rentrer dans le détail et énoncer plus avant les qualités de chacun. Je crois qu'il est cependant temps de conclure.

Aussi est ce au nom de tous mes confrères que j'ai l'honneur, Monsieur, de vous souhaiter la bienvenue et de vous inviter à prendre séance désormais dans ce XII^{ème} fauteuil de la section des Lettres et à perpétuer l'Histoire de notre Académie.